

fourni indistinctement à tous, par les forces matérielles et par la science: le Goût, l'Art. »

Et plus loin :

« On a reconnu, à peu près partout, que l'enseignement du dessin aux ouvriers et aux industriels exige, pour être vraiment utile, l'application immédiate et le travail pratique. Sinon, ces écoles de peinture détachent les ouvriers du travail manuel, et leur inspirent une ambition hors de mesure avec leur position et avec leur intelligence. »

Le Moniteur des Arts (29 oct.). — Un article sur le *Jubilé de Bœcklin à Bâle*, donnant description de nombreuses toiles du grand peintre.

Revue Internationale des Expositions (15 oct.). — Étude très complète du talent d'Alphonse Mucha par Henri Degron.

LES PETITES ESTAMPES. — **L'Éducation**, par Marcel Lenoir (chez Arnould). M. Marcel Lenoir dont on ne voit guère le nom que depuis un an, est un des artistes les plus originaux parmi ceux qui sont, à cette heure, en train de réhabiliter la chromolithographie. Ses estampes en couleurs, telle *l'Éducation* que vient d'éditer M. Arnould, sont de véritables miniatures qui rappelle le travail patient, fruit d'une noble ferveur et d'une foi ardente, des enlumineurs anciens. Pourtant rien de mesquin dans les lignes, dans les mille attributs et ornements appropriés qu'il tire ordinairement de la faune et de la flore stylisées selon une vision personnelle.

Lithographie, par Alphonse Mucha (librairie de la *Plume*). Cette lithographie, tirée à 50 exemplaires sur japon, est, en outre d'une œuvre suprêmement habile comme toutes celles de Mucha, une composition toute de charme, de grâce dans l'attitude et de caresse dans sa lumière blonde.

AFFICHES RÉCENTES. — **Le Linge Monopole**, par Rœdel (Imp. Chaix); **La Loïe Fuller**, par Chéret (Imp. Chaix); **Le Théâtre Antoine**, par Louis Malteste (Imp. Gérin, à Dijon); **Trianon: Les Chansonniers de Montmartre**, par Grün; **Trianon: Spectacle, bal, concert**, par Georges Meunier (Imp. Chaix); **Trianon: La Faridondon**, par Choubrac (ateliers Choubrac); **Le Régiment Preobrajenski**, par Caran d'Ache.

YVANOË RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Je suis allé me promener récemment à Tervueren par une de ces journées d'or fluide que nous a dédiées un été de la Saint-Martin exceptionnellement persistant. Oh, le noble Parc! Il faut s'y égarer en cette saison pour en sentir toute

l'aristocratique tristesse. Je venais précisément de relire la *Canne de Jaspe* du gentilhomme absolu Henri de Régnier, et dans ces fuyantes avenues, le long de cette succession d'étangs, parmi ces bocages aux marmenteaux séculaires, mes impressions s'accordaient avec la prose impeccable et pourtant étrangement nerveuse et morbide du poète, une prose suggestive dont seuls quelques contes de Villiers et de Poe, quelques contes « à paysages », comme la *Chute de la maison Usber*, ou le site hallucinant autour de la maison du *Prêtre marié* de Barbey, m'ont donné l'équivalence. Je songeais notamment à ce passage de la *Dame des Sept miroirs* : « ... et le vieillard considéra longuement la vaste perspective des jardins et des eaux. Le soleil se couchait en rougeoyant sur les dorures monumentales de novembre. Le parc semblait un édifice d'eau et d'arbres, intact et fugitif. »

Ces jardins majestueux encadrèrent autrefois un château sévère, de haute allure, qui après avoir abrité la folie d'une princesse victime d'une de ces tragédies historiques qui s'acharnent, dirait-on, sur les maisons-parentes de Habsbourg et de Cobourg-Gotha, fut détruit par un incendie nocturne.

Tervueren figure dans les chroniques dès le huitième siècle. Une poésie de légende et de merveilleux l'enveloppe et le caresse à travers les âges. A l'origine ce fut le manoir de Floribane, la dame pieuse que saint Hubert, venu en Brabant, aurait épousée. C'est à Tervueren que serait mort, le 30 mai 727, le puissant patron des chasseurs. On conserve encore, dans l'église du village, le cor d'ivoire revêtu de lames d'argent dont il se servait avant sa conversion.

« Le vieux château de Tervueren, — je transcris le texte d'une notice de l'archiviste Wouters — devint dans la suite la résidence favorite des ducs de Brabant... En 1310, Marguerite d'Angleterre, fille d'Edouard III et femme du duc Jean II, qui avait pour ce séjour une prédilection marquée, fit construire la grande salle du château sur le modèle de l'abbaye de Westminster.

« C'est à Tervueren qu'eurent lieu, le 1^{er} juillet 1347, les fiançailles de Louis de Maele et de Marguerite de Brabant. Les archiducs Albert et Isabelle qui y séjournèrent datèrent de Tervueren plusieurs actes politiques importants.

» En 1749, Charles de Lorraine fit du château sa résidence d'été. Après sa mort en 1781, Joseph II démolit le château et fit saccager les jardins. »

La reconstruction de l'antique manoir de dame Floribane fut achevée en 1822.

C'est dans la nuit du 3 au 4 mars 1879 que le palais nouveau fut détruit.

Longtemps les ruines en subsistèrent. Elles avaient grand air, ces ruines; ces pierres calcinées, roussies, patinées par les flammes s'harmonisaient mieux qu'autrefois avec les façades d'un style empire un peu rigide, avec les prestiges des frondaisons mordorées. Le feu avait épargné l'entrée principale surmontée d'un bas-relief de François Rude représentant le *Sanglier de Calydon*.

Eh bien, il se passa une chose presque incroyable : l'iconoclasme officiel, le vandalisme bureaucratique et militaire, de connivence, faut-il croire, avec la Couronne, perpétrèrent un attentat dont de rares journaux seulement osèrent signaler l'énormité et flétrir le cynisme.

Au moment où règne ici un si louable esprit archaïque, un souci filial et bellement patriotique de préserver et d'enrichir les poèmes que l'architecture et la statuaire chantèrent si majestueusement en ces provinces d'apparat, besoin qui se traduit par les heureuses réfections dont je vous entretenais dans ma dernière lettre — à ce moment même les « dynamitards » officiels ont fait sauter les ruines du château incendié, y compris le bas-relief de l'illustre sculpteur français.

Ils ont même commis ce sacrilège d'une façon ostensible et presque provocante. Le « chambardement » de l'ancienne demeure seigneuriale et de l'œuvre précieuse qui la décorait s'accomplit devant un public d'invités, de dames, d'officiers, de bureaucrates des ministères et de photographes.

Il fallut s'y reprendre à deux fois. A la première épreuve, les maçonneries avaient refusé de se prêter à cette destruction. Elles semblaient vouloir défendre l'artistique fronton condamné avec elles. Elles tenaient bon pour ne pas l'entraîner dans leur écroulement.

Mais à la séance suivante, tout fut consommé.

Rien ne resta de l'œuvre de Rude. Elle avait été pulvérisée pour cause d'utilité publique.

Morbleu ! le roi avait hâte de voir établir au milieu de ce parc grandiose et méditatif, ce parc de haut lignage et de noblesse plus antique que la sienne, un pavillon consacré à la glorification du Congo et à une exposition coloniale !

Rève-t-on anachronisme plus hurleur ?

Je n'invente rien. Ce bâtiment, cette exposition existe.

Au lieu du chef-d'œuvre de Rude, on offre à présent à la curiosité des visiteurs quantité de produits du Congo et même de la sculpture taillée dans l'ivoire des éléphants congolais. C'est de la sculpture, aussi, pardi ! et d'une autre valeur intrinsèque, marchande, que la pierre effritée et moisie du bas-relief dynamité !...

Ainsi raisonneront les colonisateurs.

Mais aux yeux de l'artiste et du rêveur, rien de navrant

comme ce comptoir de denrées et d'échantillons exotiques au milieu de ce décor sylvestre, d'un faste et d'une émotion toute septentrionale.

On dirait d'un rastaquouère qui se serait fourvoyé au milieu d'une assemblée d'authentiques gentilshommes!

Est-ce en manière de compensation que l'officiellerie qui décréait, d'un cœur léger et presque avec l'effronterie d'un méchant gamin, la destruction d'une œuvre de haut intérêt, acquérait, à des prix fabuleux, une vingtaine de bustes et de groupes insignifiants dus au sculpteur Godecharles et qui décoraient le parc de Wespelaer où on aurait bien fait de les laisser moisir et s'effriter sans que l'on eût perdu grand'chose par leur disparition ?

Autre petit fait édifiant se rapportant à l'auteur de la sublime *Marseillaise* de l'Arc de Triomphe de l'Étoile, qui vécut comme vous le savez sans doute, assez longtemps en Belgique :

Depuis des années à l'Académie de Gand un buste avait été relégué dans un vestibule ou une classe de commençants, exposé comme une œuvre de rebut aux déprédations et aux méchantes farces des jeunes rapins. Or il paraît que ce buste déjà souillé et en partie mutilé n'est autre que le portrait de Napoléon, consul, par le sculpteur François Rude.

Aussitôt Dijon, la ville natale du maître, en offre un prix acceptable à la municipalité gantoise. Mais celle-ci se pique à présent de conserver l'œuvre si longtemps honnie et dédaignée ; elle l'a même mise en belle place.

Je vous parlais de l'acquisition par le gouvernement de tout un musée de médiocres plâtres de Godecharles.

Combien de « croûtes » n'achète-t-il ou ne commande-t-il pas à ses protégés et à ses favoris ! La preuve en a encore été fournie récemment. En procédant à un nouveau placement des tableaux du Musée — très heureux, ce placement, soit dit à l'honneur de ceux qui en furent chargés — on découvrit dans les combles d'innombrables toiles enroulées et poudreuses. Autant de mètres de peinture tellement exécrationnelle qu'après s'en être assuré la propriété, l'État, quelque ignare et barbare qu'il se montre, fut pris de remords et n'osa exposer ses emplettes. Longtemps il les reléguait dans les greniers. Pour s'en débarrasser il vient de les répartir entre les bâtiments publics de quelques chefs-lieux de province où le goût esthétique des « contribuables » est sans doute à niveau de l'incompétence de nos dirigeants.

Ah, il serait long le chapitre des bévues, des injustices et des gaspillages ministériels dans le domaine des Beaux-Arts ! Fatalement l'État oligarchique, représenté par des politiciens et leur séquelle de neveux et de créatures, se montre le pire

des Mécènes. La plupart du temps ses encouragements et ses patronages vont à des croûtards et à des courtisans. Mais depuis quelques années le favoritisme, le népotisme et l'ignarise des gros philistins et des agents électoraux, chargés de la nomination aux emplois, de la répartition des subsides et des commandes artistiques, dépasse tout ce que l'on avait toléré et subi jusqu'à présent sous ce régime cafard et béotien. Tandis que de fiers artistes comme Xavier Mellery attendent en se rongant le cœur, presque découragés, tués à coups de passe-droits et de vilénies bureaucratiques, l'occasion de pouvoir décorer un monument public des fresques sublimes auxquelles ils songèrent toute leur vie, on déshonore les parois du vestibule de notre Hôtel des Postes par un barbouillage historié et allégorique à côté duquel les devantures les plus extravagantes des baraques foraines seraient compositions michelangesques et raphaéliennes.

A la tête de l'Institut des Beaux-Arts d'Anvers trône et pontifie un peintre d'histoire, d'un académisme fossile, à qui l'orthodoxie cléricale tient lieu de talent et de prestige. Et tout le personnel de cette université de peinture, qui passa longtemps pour la plus vivante de l'Europe, s'est recruté en tenant compte des convictions ou plutôt des masques religieux des postulants que de leur valeur, de leur savoir et de leur personnalité artistique.

Un des principaux fonctionnaires de la « Direction des Beaux-Arts », petit avocat fouinard et chafouin, à la fois robin et rodin, le bras droit d'un ministre célèbre par ses pataquès et ses bévues, ne fournit jamais d'autres preuves de sa compréhension et de ses capacités artistiques qu'en publiant dans une revue littéraire, où l'avaient bénévolement accueilli d'anciennes camaraderies universitaires, un veule panégyrique de cette abominable Ecole de Saint-Luc, de cette pépinière de monstrueux néo-gothiques, de polychromeux sans goût, qui ont déjà, toujours avec l'assentiment des bureaux ministériels, attenté à l'harmonie des plus belles cathédrales, pour ne parler que de leurs exploits à Saint-Bavon de Gand. Ceci vous dira ce qu'on peut attendre d'un mécénisme officiel guidé et conseillé par semblable ami des arts.

En présence d'une situation qui n'a jamais été plus crispante et plus béotienne pour les vrais artistes, on conçoit que de temps en temps l'un ou l'autre de ceux-ci cède à un mouvement d'humeur et se livre à un déblatérage, à des imprécations intempestives. Sans approuver ces accès de reniement et d'abjuration, combien je les excuse et me les explique ! Certes il est plus fier de persévérer en dépit de la malveillance et de l'apathie ; de se confiner dans son œuvre, dédaigneux des rémunérations et des consécérations, mais tous

n'ont pas le même tempérament, et surtout bien peu d'aristocrates intellectuels parviennent à savourer la suprême volupté de la méconnaissance publique et de l'isolement avec une intime élite et quelques bien-aimés ! Telle dut être la volupté d'un De Groux père, communiant avec les miséreux de la grande ville, inspiré par sa propre douleur ; d'un Charles De Coster, d'un Henri de Braekeleer, d'un Hippolyte Boulenger, d'un Louis Artan, d'un Louis Dubois et de tant d'autres forts !

Certaine presse est pour beaucoup, Maeterlinck l'a constaté avant moi, dans le déplorable niveau moral des classes moyennes d'ici.

Un trait qui me revient à l'esprit vous donnera une idée des mœurs journalistiques en ce pittoresque et, je le répète, sous maint rapport si généreux et cordial royaume. Récemment Jean Lorrain avait, dans sa « Pall Mall Semaine » du *Journal*, un paragraphe aimable et admiratif pour la Belgique. Il y énumérait quelques artistes et écrivains qu'il aime. Or, une gazette d'ici, reproduisant le paragraphe en question, y omettait l'un des noms cités par notre ami, sans doute parce que ce nom était celui d'un romancier qui exécra et méprise jusqu'au vomissement certains journaloux à prétentions littéraires, rimeurs de plates cantates pour concours de Rome, pisseux compte-rendeurs de théâtres et d'expositions. Mais on se demande si Jean Lorrain n'aurait pas le droit d'intenter un procès au trop ingénieux personnage qui s'est permis de tronquer son texte ?

Libre à n'importe quel ombrageux manoeuvre de lettres de taire les œuvres et les hommes qui le gênent, ceux-ci ne s'en portent guère plus mal, mais où il dépasse son droit, c'est lorsqu'il rend un écrivain de talent et de franche allure complice de ses mesquineries et de ce que ses pareils appellent la « conspiration du silence ».

C'est le même journaloux qui, dans une de ces lourdes et grossières mystifications, dénommées si élégamment *zwanzes*, dirigée contre le peintre Henry De Groux, publiait une fausse lettre dans laquelle la femme de cet artiste aurait annoncé l'internement de son mari dans un asile d'aliénés ! Quel tact, quelle délicatesse, n'est-ce pas ? Et dire que l'énormité de ce procédé n'a pas choqué trop de monde ! Ah, on n'est guère chatouilleux ici, en général, sur le terrain des convenances.

Je le répète de telles mœurs expliquent des récriminations même intempestives de la part des artistes ! Mais on aurait tort de rendre tout le pays et toute la presse responsables des facéties et supercheries d'un... espiègle de lettres.

A ce propos m'est-il permis de constater le vif succès de cu-

riosité et, chez les artistes et les lettrés, la sympathie admirative que rencontre ici *Sous la Robe*, le livre d'Eugène Demolder si coquettement commenté par le crayon d'Etienne Morannes?

Demolder ne mâche point la vérité à nos castes dirigeantes, mais du moins ne confond-il point tout ce copieux, robuste et luxuriant pays de Belgique en une réprobation universelle. La crânerie de ces pages en égale l'impartialité. Elles débordent et vibrent de tendresse pour les humbles de la ville et des champs, les parias, les transgresseurs puérils, les beaux paysages, les coins ragoûtants et les probes artistes d'ici ; elles ne fustigent et ne pilorient que les ploutocrates triviaux et la meute des courtisans, des chicaneaux, des ronds de cuir et des journaloux, mauvais magistrats, gens de lettres félons et transfuges aux gages des lucratives politiques.

Très juste ce passage qui suit la peinture, exacte aussi, de la condition précaire de l'écrivain dans un pays très louable, pas plus disgracié qu'un autre, supérieur sous maint rapport à ses voisins, par exemple quant au confort et à la vie matérielle, mais essentiellement illettré, peintre d'instinct, musicien d'éducation, mais, à de très rares exceptions près, dénué de cette intelligence, de cette compréhension de l'art écrit qui procure au moins d'aussi pures et peut-être de plus hautes jouissances à quiconque en est doué, qu'un adagio de Beethoven ou de Bach, une toile de Rembrandt, une fresque de Michel-Ange :

« Pourtant malgré cette hostilité, dit Demolder, la littérature belge vient de ciseler à la patrie une de ces couronnes de gloire qui restent dans les coffrets des annales, alors que sont oubliés les ministres, les conseillers des cours et les bourgeois importants. Mais qui sait ? Peut-être l'éclat de telles fleurs exigeait-il pareil fumier ? Peut-être les flèches du béotisme hargneux ont-elles excité l'essor des lettres, comme des javelots, criblant la crinière d'un cheval, le font bondir et hennir à travers un combat. Peut-être la pesanteur de la bêtise a-t-elle fait gravir au poète des degrés de plus pour se rapprocher du ciel ! »

En d'autres termes, loin de nous exaspérer contre cette bourgeoisie doctrinaire et stagnante, il nous faut, jusqu'à un certain point, lui être reconnaissants d'avoir contribué à l'épanouissement de quelques œuvres de resplendissante poésie ; œuvres de réaction passionnée contre la paresse d'esprit, la cryptogamie intellectuelle de la masse des Belges rentés, cotés financièrement et calés en des places de bon rapport.

Même l'officiellat et les dispensateurs de commandes ne se trompent pas toujours.

Dans ma précédente chronique, je vous citais nombre d'exceptions honorant l'esprit belge.

Aux initiatives et entreprises intelligentes que je vous rapportais, j'ajouterai la très archaïque et fervente, je serais même tenté de dire hiératique restauration des fresques gothiques de l'église de Meysse, due à un jeune peintre nommé Middelleer, garçon de métier et de goût aussi sûrs que d'érudition solide et de bon aloi. Aux parties trop détériorées pour être rétablies, Middelleer a substitué des sujets de sa composition maintenus dans la tonalité, le style, l'inspiration naïve des originaux disparus.

Meysse est un joli village des environs de Bruxelles avec des perspectives comme on en trouve dans les tableaux de Breughel, des « fonds », notamment, comme celui des *Aveugles*. Le château de Meysse sert d'asile à l'impératrice Charlotte, qui résidait, jusqu'à l'incendie dont je vous parlais en commençant, au château de Tervueren. Meysse possède aussi un curé esthète et savant, M. Van Daelem, à l'intelligente persévérance duquel nous devons les fresques restaurées ou complétées par M. Middelleer.

Il m'est d'autant plus agréable de tracer ici le nom de cet humble prêtre de village que la plupart des curés de campagne d'aujourd'hui sont à peine plus éclairés et cultivés moralement que le troupeau de leurs ouailles.

En fait d'événement théâtral, rien de bien notable à part une série de bonnes représentations de *Snob*, la mordante pièce de M. Gustave Guiches, au Parc; le succès de *Rosine* de M. Capus, au Molière; le triomphe du vieux Taillade dans *Louis XI*, à l'Alhambra, et la première du *Patrimoine*, une pièce de crâne allure et de probe esprit, de M. Gustave Van Zype.

La Monnaie nous rend enfin les *Maîtres Chanteurs*, dont le rôle principal Hans Sachs est repris par l'excellent baryton Seguin qui le créa magistralement, ici, il y a quelque douze ans. Cette remise des *Maîtres* coïncide avec la première à Paris. Vous ignorez sans doute que le baryton Renaud qui fait Hans Sachs à l'Opéra chantait à la Monnaie le bout de rôle de Kothner, un des « maîtres », à la première en 1885. Plus tard il incarna Beckmesser après avoir été étudiant à Bayreuth l'interprétation de Friedrichs, un des meilleurs Beckmesser qui furent. D'échelon en échelon, voilà Renaud promu au grade de chef homme de la merveilleuse comédie musicale.

Avant de partir pour les États-Unis, le violoniste Ysaye nous a fait ses adieux sous les espèces d'un concert fastueux dans lequel il a joué, comme lui seul sait jouer, un concerto de Mozart, et un autre, sublime celui-ci, de Sébastien Bach. Dans le même concert l'orchestre a interprété une *Symphonie* de César Franck et des pages de De Greef, Gilson et Lekeu.

GEORGES EEKHOUD.